

C'est avec ardeur que Bosia a posé son pinceau sur les pans colorés des murs, appliquant ici et là son cerne noir à la manière d'un calligraphe asiatique (Fig. 1). Cherchant à esquisser ses figures, il leur a surtout donné vie et c'est naturellement ce que le spectateur perçoit quand il découvre son œuvre monumentale. Parce qu'il sait séduire le regard badaud et qu'il sait émouvoir, Bosia est incontestablement un maître, modeste certes, mais qui appartient autant à notre héritage qu'un « Delacroix » ou un « Chassériau<sup>1</sup> ».

Longtemps cantonnés au statut de « barbouilleurs d'églises » – on les appelait ainsi en France sous l'Ancien Régime<sup>2</sup> – les peintres de village ont laissé derrière eux des œuvres étonnantes, mais bien peu connues. Les réalisations de Bosia sont de celles-là. Elles s'intègrent pleinement à « l'art paroissial » dont il reste beaucoup à dire<sup>3</sup>, tant il porte l'empreinte de la vie des communautés de villages aux siècles passés.

La singularité de son art est liée à sa terre d'origine, l'Italie. Ses peintures laissent apprécier la richesse d'une culture partagée, à travers le mélange opéré entre l'art français et le grand décor italien, autant classique que baroque. Son univers pictural relève de l'amalgame des genres. Le poids de la tradition artistique dans la formation du peintre est sans aucun doute une des clefs qui permet de comprendre le choix des formes et des images. Malheureusement, nous savons peu sur l'histoire de l'homme et sur le voyage formateur qu'il entreprit. Bosia n'a pas raconté ses souvenirs. Ce sont d'autres témoignages qui nous renseignent : son œuvre peint, évidemment, mais aussi les journaux d'artistes qui évoquent la vie d'errance des hommes qui, comme lui, parcouraient les paroisses à la recherche d'un travail. Regarder l'œuvre de Bosia c'est donc imaginer la vie – rude – que menaient les « saisonniers itinérants », fort nombreux, qui traversaient la France, ses cols, ses montagnes, ses campagnes et ses villages, en quête de subsistance.

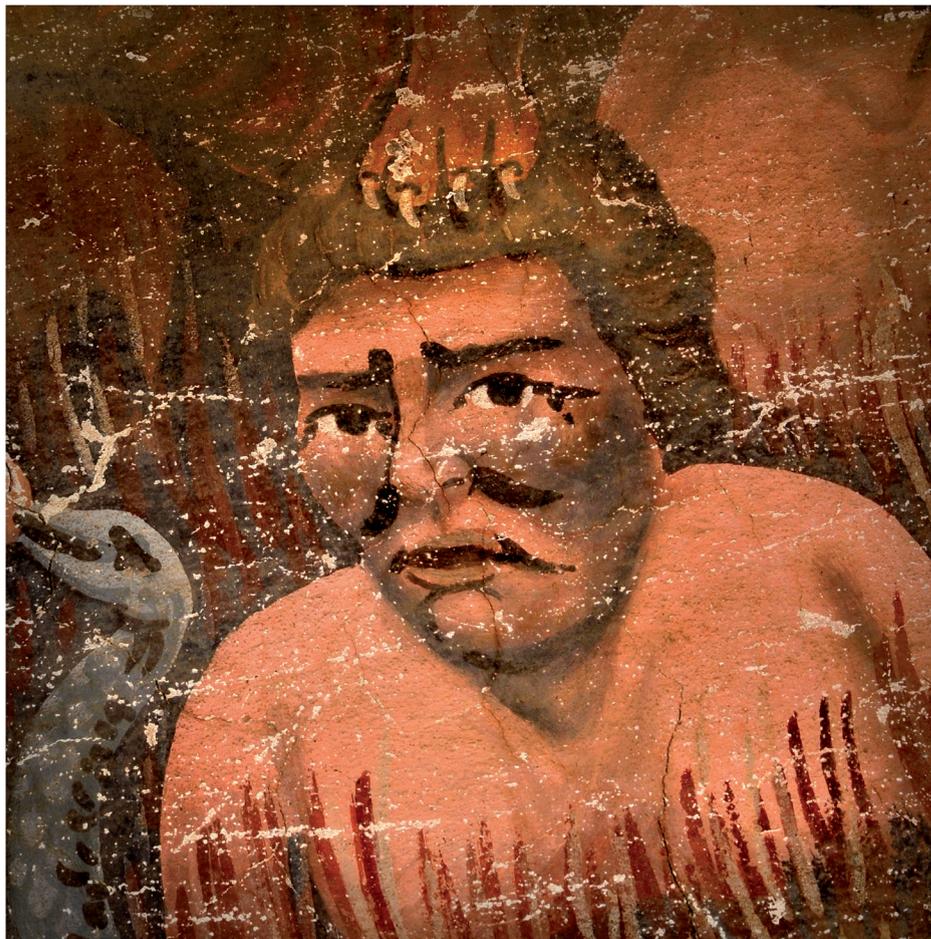


Fig. 1 – Portrait d'homme, Enfer, Lagarde-Viaur

1. Foucart, 1987.

2. L'expression est très ancienne : signalée dans les dictionnaires du XVI<sup>e</sup> siècle, les « barbouilleurs » de murailles ou de manuscrits sont entrés dans le langage courant avec Voltaire et les Lumières.

3. Duhem, 2009.



Fig. 2 – Église Saint-Jacques, à Montirat

Dans les gorges accidentées du Viaur où sont bâties des églises à l'allure sévère (Fig. 2), Bosia a d'abord apporté la couleur de son pays. Oranges, bleus, roses, ocres et gris sont aujourd'hui délavés ou assombris par l'humidité, mais il y a deux siècles de cela, les villageois découvraient un camaïeu de teintes saturées dont la tradition artistique italienne garde encore le souvenir. Ambitieux coloriste, il était aussi un extraordinaire conteur d'histoires, peintre du bruit que font les hommes en quête d'un au-delà protecteur. Cet univers imaginaire est reproduit sur les murs : il nous conduit des mondes infernaux aux glorieuses nuées du Ciel où sont peints les sourires bienveillants des êtres divins. Sans être originales, ces peintures exhalent un parfum d'insolite. Tout le talent de Bosia est là, dans sa capacité à créer un objet artistique paradoxal : le programme hautement religieux et éducatif, en harmonie avec la restauration de l'Église initiée par Napoléon I<sup>er</sup>, est traité sur un mode coloré, expressif et divertissant. Désuète, son esthétique hétérogène et dissonante s'écarte des modèles en vogue au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette œuvre, faite de contrastes et de tempérament, est le dernier vestige qui nous parle de l'homme, silhouette aux contours effacés par le temps.